

Histoire de la philosophie : Le scepticisme grec et romain, par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Aujourd'hui, nous allons nous intéresser au scepticisme de l'époque hellénistique. Il est important de rappeler qu'il s'agit du troisième mouvement philosophique de cette période que nous avons abordé, après l'épicurisme et le stoïcisme. Sachez également que ce scepticisme jouera un rôle majeur à la Renaissance.

En réalité, dans le vide épistémologique créé par la Réforme protestante et l'essor de la science moderne – autrement dit, par la perte d'autorité de l'Église en matière non religieuse –, Sextus Empiricus et le scepticisme des hellénistes prirent une place prépondérante. Ainsi, à la Renaissance, point de départ philosophique, le défi consistait toujours à surmonter le scepticisme. Comment éviter d'être sceptique ? Vous vous en souvenez peut-être grâce à Descartes.

L'essentiel est que Sextus Empiricus expose le pyrrhonisme, qui fut et demeure l'une de nos principales sources de connaissance sur cette période de scepticisme. Son œuvre fut imprimée pour la première fois en 1560 en France. Or, 1560 se situe précisément au cœur de cette période, après la Réforme, où les idées commencèrent à être remises en question.

Attendez-vous donc à entendre davantage parler de scepticisme lorsque nous aborderons des figures telles que Pascal, Descartes et le grand philosophe sceptique français de l'époque, Montaigne, et ainsi de suite. Ceci afin de souligner l'importance historique du mouvement sur lequel nous nous concentrons aujourd'hui. Si les épicuriens ont bénéficié d'une impulsion antérieure grâce aux Cyrénaïques, et si les stoïciens ont connu un début plus précoce grâce aux Cyniques, il est fort probable que le scepticisme trouve ses racines dans une combinaison d'attitudes cyniques envers l'autorité des institutions et des traditions, mais aussi dans le relativisme et le scepticisme de certains sophistes.

En d'autres termes, le scepticisme n'était pas un phénomène nouveau. En réalité, historiquement, il semble émerger aux moments charnières où une approche ou une méthode philosophique systématique s'effondre. On observe ainsi l'apparition du scepticisme à la fin de la Grèce antique, à la fin du Moyen Âge, et encore à la fin du Siècle des Lumières.

On fait généralement remonter le développement du scepticisme hellénistique à un Grec du nom de Pyrrhon, originaire d'Élis, qui posa trois questions. La première, quelle est la nature des choses ? C'est d'ailleurs la question qui a donné naissance à la philosophie grecque : quelle est la nature fondamentale de toute chose, de sa substance première ? Quelle est la nature des choses ? Sa réponse était qu'elle est

inconnue, et qu'elle l'est du fait de l'insuffisance de toute connaissance humaine supposée.

Ils l'ont affirmé Platon et d'autres avant et après lui, les sens ne produisent que des opinions changeantes. Quant au raisonnement, comme nous le rappelle aujourd'hui le mouvement du politiquement correct, il est toujours empreint de préjugés subjectifs. Et les positions équipolaires, c'est - à-dire des choses d'égale importance...

Ainsi, les arguments équipolaires sont tels que les arguments en faveur d'une position n'ont pas plus de poids que les arguments contre elle. Autrement dit, les arguments en faveur de la position A s'annulent mutuellement : arguments de même poids et de même égalité. Et puisque cela semble être le cas pour toute connaissance humaine, Pyrrhon en conclut que nous ignorons tout simplement la nature des choses.

Sa deuxième question découle du scepticisme qu'elle suscite face à la première. Quelle devrait donc être notre attitude face aux choses ? Notre attitude face à la réalité ? Et sa réponse ? Suspendre son jugement. Après tout, pourquoi se décider ? Abstenir de tout jugement.

Le terme grec « époque » désignait cette suspension du jugement. On constate que ce terme est encore employé au XXe siècle, notamment dans le cadre du mouvement phénoménologique et du développement méthodologique européen de ce siècle, qui sous-tend les travaux en théorie herméneutique de penseurs comme Gadamer. Quoi qu'il en soit, les racines de ce mouvement phénoménologique moderne se trouvent dans l'œuvre d'Edmund Husserl.

Et il parlait d' époque, de suspension du jugement sur la nature de la réalité afin d'explorer d'autres fondements. C'est le terme sceptique. Suspension du jugement.

L'idée de Pirro était qu'il vaut mieux s'abstenir de juger que de préjuger, de dogmatiser sans fondement. Chercher et ne pas savoir est préférable à un dogmatisme prématuré.

Sa troisième question est donc : quelle est la valeur de cette attitude face à la réalité ? Quelle est la valeur de suspendre son jugement ? Ce qui revient à se demander : quelle est la valeur du scepticisme ? Et cette valeur, selon lui, la valeur du scepticisme, si l'on veut, réside dans une forme de quiétude. Du moins, c'est le terme souvent employé dans la traduction. Je pense que l'expression la plus juste serait simplement « tranquillité d'esprit ».

Moins on en sait, moins on a de soucis. Tranquillité d'esprit. Si l'ignorance est un bonheur, la sagesse est une folie.

Nous avons nos proverbes pour l'exprimer. Ce qui est intéressant, c'est que, pour parler de cette paix intérieure, de cette quiétude, les sceptiques emploient assez librement des synonymes approximatifs comme apathie et ataraxie. Or, l'apathie était précisément l' attitude stoïcienne de détachement face aux passions et aux différences.

L'ataraxie, cette valeur épicurienne d'absence de douleur physique et de trouble de l'âme, autrement dit la paix de l'esprit autant que celle du corps. En fin de compte, il s'avère que ces trois mouvements hellénistiques poursuivent un but très similaire, de par les valeurs qu'ils attribuent à leur position. Dans la fragmentation troublée des traditions, à l'époque hellénistique, qui avait pourtant donné à la culture une apparence d'unité, se trouve le problème.

Dans ce contexte, quelle attitude adopter ? Eh bien, pas de souci. La tranquillité d'esprit. Et c'est un point commun à tous.

Si vous consultez l'anthologie chez Kauffman, page 491, je vous signale la définition du scepticisme proposée par Sextus. Vous constaterez alors l'importance accordée à cette notion. En bas de la page 491, deuxième colonne, chapitre quatre : « Qu'est-ce que le scepticisme ? »

Le scepticisme est une capacité, une attitude mentale. Voyez-vous, ce n'est pas une position théorique. C'est plutôt une attitude de conviction, celle de tout savoir.

C'est une attitude qui oppose systématiquement les apparences aux jugements. Voici le jugement que vous avez porté, mais regardez comment les choses nous apparaissent. Conflits.

Il en résulte que, du fait de l' équilibre des objets et des raisons ainsi opposés, nous sommes d'abord placés dans un état de suspension mentale, de suspension du jugement, puis dans un état de calme ou de quiétude. Nous parlons alors de capacité, non pas au sens subtil, mais simplement en ce qui concerne l'aptitude à avoir l'esprit serein. C'est donc une attitude.

Or, si vous tentiez de dire : « Mais le sceptique semble se contredire. Le sceptique sait qu'il ne sait pas. » Voyez-vous, ce genre d'argument d'autoréférentialité est devenu l'une des objections classiques à certaines formes de scepticisme.

Non, Pyrrhon , le sceptique pyrrhonique , ne dirait pas qu'il sait qu'il ne sait pas. Nous ne savons pas si nous savons ou si nous ne savons pas . C'est là que réside l'ambiguïté.

On ne sait tout simplement pas. Et on ignore même qu'on ne sait pas. On n'en est même pas sûrs, vous voyez.

Ainsi, ils établissaient une distinction entre scepticisme et dogmatisme. On peut être dogmatique quant à son ignorance, voyez-vous. Mais cela les distinguait également d'une autre position évoquée par Sextus, celle des universitaires.

et on l'appelle généralement scepticisme académique. Or, le scepticisme académique n'avait rien à voir avec les universités, puisqu'il n'en existait pas. L'Académie, bien sûr, était le nom de l'école que Platon avait fondée à Athènes.

Et qu'advint-il de l'académie après sa mort ? Dans un premier temps, elle passa sous la direction d'un certain Spucipe, néopythagoricien. Mais le néopythagorisme ne se maintint pas longtemps, et certains, au sein de cette tradition académique, devinrent sceptiques. Ce scepticisme n'est pas sans rappeler celui de Socrate, qui, dans ses dialogues, disait souvent : « Je ne sais pas », vous vous souvenez ? Il y a donc bien un scepticisme académique.

Et c'est Le nom de Carnéade y est associé. Or, Carnéade affirme tout aussi clairement qu'il n'existe aucune connaissance indubitable, la perception sensorielle étant relative. Platon nous l'avait déjà dit.

tout raisonnement nécessite des prémisses initiales. Le danger réside dans le fait que, si l'on cherche à identifier une prémisse initiale, on risque de s'engager dans une régression infinie des prémisses, ou encore de aboutir à un raisonnement circulaire, problème déjà mis en évidence par Aristote. Ainsi, le raisonnement, et notamment l'inférence, ne nous apporte pas une connaissance certaine sans une connaissance préalable des prémisses initiales.

Les stoïciens parlaient d'intuition, de concepts irrésistibles, ce à quoi les sceptiques répondaient en substance : « Désolés, nous ne les trouvons pas irrésistibles. » Après tout, si quelqu'un dit : « Pour moi, c'est évident », la réfutation la plus simple est de dire : « Désolé, mais pour moi, ça ne l'est pas. » Et alors ? Cela en dit peut-être plus long sur vous que sur ce que vous considérez comme évident.

Quant à la dialectique, l'analyse platonicienne des hypothèses alternatives concernant l'essence des choses, eh bien, la dialectique peut simplement révéler l'équivalence des positions alternatives, plutôt que de trancher la question. Ainsi, Carnéade en était d'accord : la connaissance est impossible. Mais l'influence de la pensée platonicienne est suffisamment présente chez Carnéade pour qu'il puisse affirmer : la connaissance est impossible, mais l'opinion l'est.

La croyance est. Et en parlant d'opinion et de croyance, Carnéade introduit la notion de probabilité. Probabilité.

Il ne s'agit évidemment pas d'une notion mathématique moderne de probabilité à laquelle il fait référence. C'est probablement plus au sens courant du terme. Par exemple, quand quelqu'un vous demande si vous comptez faire vos courses au centre commercial Stratford demain.

Et vous répondez : « Probablement pas. » Cela ne signifie pas pour autant que vous ayez calculé les probabilités. Ni réalisé une étude statistique de tous les samedis passés pour évaluer la prévisibilité du lendemain.

Vous voyez. Rien de tout cela. Vous dites simplement : « Je ne sais pas avec certitude, mais je ne pense pas que ce soit le cas. »

Vous voyez. La probabilité. Le probabilisme admet la faillibilité de l'opinion exprimée.

Ainsi, chez Carnéade, on trouve une reconnaissance, une acceptation des croyances et des opinions, mais dans une perspective faillibiliste. Dans une perspective faillibiliste. De sorte que Carnéade formulerait une affirmation.

Oui. Tout en reconnaissant qu'elle peut être fausse. Tandis que le type de connaissance que recherchent Platon et Aristote, et que les sceptiques critiquent, est précisément celui qui, selon eux, ne peut même pas être faux.

Vous voyez. La connaissance avec certitude. La croyance avec probabilité.

Et la reconnaissance de la possibilité de se tromper. On perçoit une pointe de faillibilisme dans la célèbre déclaration d'Oliver Cromwell à un dogmatique de son entourage : « Je vous en supplie, monsieur, par le Christ, considérez que vous pourriez vous tromper. »

Vous voyez. Ce que faisait Oliver Cromwell, si je comprends bien, c'était simplement reconnaître la faillibilité du jugement humain. Et insister sur le fait que reconnaître cette faillibilité est une attitude humaine légitime.

Ainsi, bien que Carnéade soit considéré comme un sceptique, il était traité comme tel dans l'Antiquité et saint Augustin s'y oppose également. Voyez-vous, selon des critères plus modernes, je pense que Carnéade n'est pas tant un sceptique qu'une personne qui conçoit la connaissance, comme nous le faisons aujourd'hui, comme une forme de croyance justifiée.

Vous voyez. Une croyance justifiée, mais pas indubitablement. Elle pourrait être erronée.

Et ainsi de suite. Voilà le genre de tableau que l'on obtient. Les sceptiques romains eux-mêmes, comme Sextus Empiricus et d'autres de son époque, avaient tendance à classer les arguments en faveur du scepticisme en différentes catégories.

Types d'arguments. On les appelle modes d'argumentation, ou tropes. Un trope est une forme, une catégorie d'argumentation.

Et à la page 494, vous trouverez des éléments qui présentent cinq types d'arguments. Cinq, en réalité, qui remontent à un certain Agrippa. D'autres en avaient établi dix.

Agrippa résume cela à cinq types d'arguments. Ces cinq types d'arguments sont très simples. Le premier est un argument fondé sur des points de vue contradictoires.

Voilà pour l'équipotence. Le second est un argument de régression à l'infini des prémisses. C'est également un argument classique.

Troisièmement, un argument fondé sur la relativité des apparences. C'est un classique, lui aussi. Quatrièmement, un argument fondé sur le dogmatisme excessif dont font preuve certaines personnes quant à leurs opinions et hypothèses.

C'est un classique, lui aussi. Et cinquièmement, l'argument qui met en évidence la circularité du raisonnement. C'est une pétition de principe.

Ces cinq arguments en faveur du scepticisme ne sont donc pas nouveaux. En effet, nous avons tous déjà été confrontés à ces critiques. Et, pour le sceptique, leur impact global est de saper la possibilité même d'une connaissance indubitable.

Non seulement la connaissance des formes et des réalités immuables, mais aussi celle des causes, et des quatre types de causes.

La connaissance des vérités et des relations mathématiques. La connaissance des lois de la logique, même. Vous voyez.

Prenons la célèbre démonstration par l'absence de contradiction d'Aristote. Il la qualifie de démonstration par l'absence de contradiction car il ne peut la démontrer de manière positive. Cette démonstration consiste simplement à mettre quiconque au défi de nier le principe de non-contradiction sans le présupposer.

Ils ne peuvent pas le faire. Il faut le supposer pour pouvoir affirmer quoi que ce soit. Or, cela ne prouve pas le principe de non-contradiction ; cela prouve simplement que la négation est fausse.

On obtient ainsi toutes ces critiques et la tradition sceptique qui en découle. Il existe non seulement des critiques classiques de la connaissance, des arguments en faveur du scepticisme , mais aussi toutes sortes d'arguments classiques qui se sont développés contre le scepticisme . Nous en verrons davantage lorsque nous aborderons la pensée de saint Augustin.

L'un de ses premiers écrits philosophiques est un livre intitulé Contre les académiciens. Attention, il est important de se rappeler qu'il s'agit du monde universitaire. À la lecture de Contre les académiciens, ne croyez pas qu'il s'en prenne à tous les professeurs d'université.

Il s'oppose aux sceptiques universitaires. Voyez-vous, il tente notamment de démontrer que même le sceptique le plus convaincu doit avoir conscience de son existence pour envisager la possibilité qu'il se trompe sur un point.

Même si l'on accepte le faillibilisme et que l'on admet pouvoir se tromper, eh bien, pour se tromper, il faut exister. Et Augustin l'exprime ainsi dans la petite phrase latine « si » fallur , si je me trompe, sum, j'existe. À quoi cela vous fait-il penser ? Descartes, cogito ergo sum.

La première version était « dubito ergo sum », « Je doute donc j'existe ». D'où Descartes tenait-il cette idée ? Il l'a piquée à Augustin. Eh oui, Augustin s'y connaît.

Il tente de démontrer que les sceptiques admettent que soit nous savons, soit nous ne savons pas, et Sachant qu'ils savent ou ne savent pas, même s'ils n'arrivent pas à se décider, il reconnaît la vérité du principe de non-contradiction : soit A, soit non A. Il cherche donc des vérités logiques que même le sceptique doit admettre. C'est là une des réponses classiques au scepticisme .

L'autre réponse, peut-être la plus traditionnelle, consiste à tenter de trouver cette première prémisse insaisissable. Là où les platoniciens s'y prennent par la dialectique, les aristotéliens s'efforcent d'abstraire des principes premiers universels à partir de leur expérience de l'espèce humaine. Et c'est ainsi que les choses se sont passées au Moyen Âge.

Et lorsque les conceptions platoniciennes et aristotéliennes furent remises en question à la Renaissance, que fit Descartes ? Il chercha à établir une prémisse première , à l'instar des mathématiques : des axiomes sur lesquels reposent les systèmes mathématiques, des vérités évidentes.

Intuitif. Ainsi, le développement épistémologique de ce que nous appelons aujourd'hui fondationnalisme, que l'on fait généralement remonter à Descartes, constituait chez ce dernier une réponse au scepticisme de son époque. Mais cela

n'est dû qu'au fait que le scepticisme d'une époque antérieure avait suscité des approches des prémisses premières d'inspiration platonicienne et aristotélicienne.

Vous comprenez ? Ce qui se produit de plus en plus en épistémologie depuis Kant, et plus particulièrement au cours de la seconde moitié du XXe siècle, c'est un rejet du fondationnalisme, ainsi que du scepticisme . Il s'agit de définir une sorte de troisième voie, une position faillibiliste, qui conçoit la connaissance comme une croyance vraie justifiée. Plutôt que de rechercher une connaissance d'une certitude absolue, on rejette la distinction nette de la ligne platonicienne et on gomme la frontière entre connaissance et croyance.

Le savoir devient donc un sous-ensemble de la croyance. Les croyances. Voilà qui remet en question le scepticisme grec et romain .

Des commentaires, des questions ? Autre chose ? Oui, Bob. Comment croit-on en quelque chose si on y croit vraiment ? Et toi ? Non, voyez-vous, ils n'utilisent pas le terme « croyance » au sens religieux d' un engagement total . C'est une autre conception de la croyance.

Il faut distinguer la croyance en épistémologie de la croyance lorsqu'on parle de confiance religieuse ou interpersonnelle. C'est plutôt une opinion. Oui, oui, c'est plutôt une opinion.

La confiance interpersonnelle, vous savez, quand je dis que je crois en ma femme, je veux dire que je lui fais confiance et que je suis convaincu qu'elle est telle que je l'imagine. Je crois en elle. Quand on dit dans le Credo des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre », vous savez, l'archevêque de Canterbury, William Temple, disait dans les années 40 : « Quand on confesse le credo, on ne dit pas : "J'adhère à ceci", "c'est mon opinion". »

Ce n'est pas du tout ce que nous voulons dire. Ce que nous voulons dire, c'est que je m'engage à vivre selon ce principe. Vous voyez.

En revanche, croire au sens platonicien du terme, c'est avoir une opinion que l'on tient pour vraie. Qui peut être vraie, ou non.

Vous voyez, on ne peut pas le prouver. C'est donc dans ce sens de la croyance que nous parlons, une croyance sans certitude. C'est une croyance épistémique.

Être prêt à affirmer quelque chose. Avoir des raisons de l'affirmer. Des preuves à l'appui, éventuellement.

Mais sans atteindre le niveau de certitude démontrable que l'on attend d' une preuve mathématique . Quelque chose comme ça. Oui.

Oui, Jess. Je suis désolée. Tu t'attendais à ce que la police dise qu'il n'avait pas prouvé l'existence de Dieu ? C'est bien ce que je dis.

Oui. C'est en gros ce que tu disais. Oui.

Je pense qu'un sceptique absolu se garderait bien d'affirmer que nous ne pouvons pas savoir. Cela sonne trop dogmatique. Il serait plus proche de dire que nous ne savons pas.

Et nous ne savons pas comment le découvrir. Mais nous continuerons à chercher. Vous voyez.

Nous ne savons pas. Sommes-nous même certains de notre ignorance ? Non, nous n'en sommes même pas sûrs. C'est pourquoi nous poursuivons nos recherches.

Vous comprenez ? Autrement dit, chaque fois que vous essayez de coincer quelqu'un comme Pirro en lui disant : « Ah, voilà quelque chose que vous savez », il répond : « Non, je ne sais pas. » C'est exactement ce que je ressens pour le moment.

C'est une opinion, si vous voulez. Voyez-vous, faire cette distinction entre savoir et opinion est une échappatoire facile pour le sceptique. Ah oui, il est... C'est exact.

Oui, il l'admettra. Mais si je crois ne pas savoir, il se pourrait bien que je sache, sans en être certain. Bref, je reste sceptique.

Je ne sais pas. Ce qui fait son attrait... Enfin, d'abord, l'attrait logique réside dans la difficulté de trouver comment en être absolument certain.

Cinq types d'arguments contre la certitude. Voyez-vous, c'est l'argument logique.

L'attrait psychologique, je crois, réside dans le fait d'éviter la confusion déconcertante qui découle du dogmatisme et de l'adhésion à une opinion sectaire particulière, dans un monde où une centaine d'autres opinions fusent de toutes parts. Vous voyez ? Et les défenseurs de ces opinions disent : « Jesse, comment peux-tu affirmer cela alors que... » Oh, allez, un peu de tranquillité d'esprit !

Vous voyez, c'est beaucoup plus facile, au beau milieu d'une dispute, quand on est dos au mur, de dire : « Je ne sais pas. » Beaucoup plus facile. Bon, d'accord, c'est une simplification excessive, mais je pense que c'est là tout l'attrait psychologique.

Remarquez ceci : les deux siècles de débats présocratiques, où les avis semblaient diverger, ont engendré le scepticisme des sophistes. Le développement des systèmes philosophiques grecs, tels que le platonisme, l'aristotélisme, le stoïcisme et

l'épicurisme, est une forme de démocratie, et le matérialisme, voyez-vous, a lui aussi conduit à une attitude : comment savoir ce qui est juste si ceux-là n'en savent rien ? Vous comprenez ? Le scepticisme.

Avez-vous déjà ressenti cette même tentation face à la philosophie, comme dans une cafétéria ? Avec 101 réponses possibles à 53 questions différentes, vous voyez ? On a envie de tout laisser tomber et de se dire : « À quoi bon ? » Vous comprenez ? C'est là tout l'attrait psychologique du scepticisme, et c'est pourquoi j'évite d'enseigner l'histoire de la philosophie comme on fait la queue à la cafétéria. J'essaie de montrer qu'il y a une démarche à l'œuvre. Nous y reviendrons plus tard .

Mais voyez-vous, en tant que théiste, croyant en la providence divine dans l'histoire, il serait profondément incohérent de ma part de considérer l'histoire de la philosophie comme dénuée de sens, de direction et d'aboutissement cohérent. Vous comprenez ? Si l'on a une philosophie chrétienne de l'histoire, il faut aussi une philosophie chrétienne de l'histoire de la philosophie. N'est-ce pas ? Ceci étant dit, je devrais peut-être aller plus loin et vous révéler quelques points.

En résumé, il me semble que l'histoire des idées est comme l'histoire du blé. et le L'ivraie . Elles poussent ensemble. Elles grandissent ensemble et se mêlent.

Si vous essayez d'arracher trop de mauvaises herbes, vous arrachez le bon grain. Voilà, je crois, l'analogie de base. Ce que je veux dire, c'est qu'il existe peut-être trois visions possibles de l'histoire des idées dans son ensemble.

J'ai vu et entendu Francis Schaeffer développer une de ces idées, je crois pas ici à Wheaton, mais dans un établissement voisin. Il a tenu un discours en ces termes : Platon développe son système. Puis Aristote arrive et affirme qu'il a tort et que voici la vérité.

Puis arrivent les stoïciens : « C'est faux, voici ce qui est juste. » Puis arrivent les épicuriens : « C'est faux, voici ce qui est juste. » Voilà, vous savez, toute l'histoire de la philosophie, une suite d'erreurs.

Je crois qu'il s'agit d'une mauvaise interprétation. Ils ne perçoivent absolument pas les interrelations. Ils ne voient pas ce qui est commun, ce qui est préservé et ce qui est perdu.

Vous voyez ? C'est une lecture atomistique de l'histoire de la philosophie. Je pense que c'est très trompeur. C'est une vision pessimiste.

Et, franchement, je ne partage pas cette vision pessimiste de la providence divine dans l'histoire et dans l'histoire de l'intellect humain. Il existe certes une vision excessivement optimiste de l'histoire qui perçoit tout comme une évolution linéaire,

évoluant dans une seule direction. Jusqu'à ce que la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, éclate.

Voilà le genre d'optimisme qu'on rencontre au XIXe siècle. Hegel considérait sa philosophie comme la philosophie qui mettrait fin à toutes les philosophies, de sorte que toute philosophie ultérieure ne serait qu'une suite de notes de bas de page à son œuvre. Et je pense que c'est une vision beaucoup trop optimiste de l'histoire et de l'intellect humain.

Or, entre les deux – et c'est là le propre du bon grain et de l'ivraie – se trouve ce que j'appelle une image du développement multilinéaire. Autrement dit, une pluralité de courants philosophiques coexistant. On peut les analyser de différentes manières, mais disons que nous avons des formes d'idéalisme, d'idéalisme métaphysique, des formes de matérialisme ou de naturalisme, et des formes de théisme.

Si vous voulez, trois traditions de vision du monde différentes. Et chacune d'elles est elle-même une tradition pluraliste. Laissez-nous un peu plus de temps pour y réfléchir.

Chacune de ces traditions est pluraliste. Ainsi, au fil de l'histoire, on voit apparaître de nombreuses formes d'idéalisme, de naturalisme philosophique et de théisme. À un moment donné, il est possible que...

Il existait au moins trois grandes religions théistes au Moyen Âge. Et aujourd'hui encore : l'islam, le judaïsme et le christianisme.

Sans parler des subdivisions théologiques de chacune d'elles. On peut donc se retrouver avec toutes sortes de diversités. Dans chaque cas, il s'agit d'une philosophie abordée selon cette perspective globale.

À la lumière de cette vision d'ensemble, et compte tenu des éléments qui contribuent à influencer le cours de l'histoire, notamment l'histoire des sciences, avec sa succession de modèles scientifiques, on constate que...

Modèle 1, Modèle 2, Modèle 3. Le Modèle 1, science grecque, pythagoricienne, aristotélicienne, met l'accent sur la forme et la matière. Cela vous semble familier ? Or, ce modèle scientifique est supplanté par la révolution scientifique de la Renaissance, qui donne naissance à un modèle mécaniste, le Modèle 2. Ce dernier est progressivement abandonné au XIXe siècle au profit de modèles relationnels plus organiques, de la théorie des champs, etc. Modèles processuels.

Chacune de ces conceptions offre une compréhension de la nature, qui est ensuite intégrée à ces traditions de vision du monde. Il en résulte un idéalisme dans le contexte grec, et un idéalisme allié à un modèle mécaniste au siècle des Lumières.

On retrouve l'idéalisme au XIXe siècle avec un modèle plus évolutionniste. Et ainsi de suite. De même dans ces autres traditions.

Développement multilinéaire. Et du fait des apports communs aux méthodologies liées à l'évolution des modèles scientifiques, de nombreuses questions philosophiques communes alimentent le dialogue et l'interaction entre ces traditions. Souvent, elles s'accordent sur certains points, parfois non.

Ma vision de l'histoire de la philosophie est donc bien plus complexe que la simple opposition entre ce qui est faux et ce qui est vrai. Elle est aussi bien plus complexe que la théorie évolutionniste du XIXe siècle. Le bon grain et l'ivraie poussent ensemble.

Développement multilinéaire. Je vous ai demandé de lire le chapitre deux du livre de Gilson pour la semaine prochaine : **L'Esprit de la philosophie médiévale**.

Ce qui a son importance. Car le livre de Gilson était le recueil des conférences Gifford qu'il a données dans les années 1930 en Écosse. Les conférences Gifford sont considérées comme les conférences les plus prestigieuses sur la pensée religieuse.

Il donna ensuite une série de conférences sur la philosophie médiévale. Avant même leur publication, un débat éclata en Europe : existe-t-il une philosophie chrétienne ? Ce débat fut déclenché par le philosophe français Émile Bréhier, qui publia dans la Revue de la Métaphysique et de Moral un article où il affirmait, en substance, que toute philosophie n'est pas chrétienne. Car la philosophie est neutre, tandis que le christianisme est engagé.

Et si c'est chrétien, ce n'est pas de la philosophie. Bréhier était un fondationnaliste rationaliste qui pensait que tout pouvait être prouvé. Et cela a suscité toutes sortes de réactions.

Des réactions qui, d'une certaine manière, se sont poursuivies jusqu'à aujourd'hui. Mais Gilson venait de terminer les conférences Gifford et s'apprêtait à les publier ; il a donc ajouté quelques chapitres au début. Je vous invite à en lire un.

Il a alors demandé : « Existe-t-il une philosophie chrétienne ? Bien sûr. Il en existe de nombreuses. Prenez le Moyen Âge, par exemple. »

En substance, il affirme que la philosophie chrétienne est une philosophie menée avec une intention chrétienne, une orientation chrétienne. Ce que j'appelle la perspective chrétienne. C'est tout.

Oui. Le colloque de philosophie de ce mois-ci, à la fin du mois, porte sur les contributions de la philosophie médiévale aux questions philosophiques du XXe siècle. Vous voyez.

Des contributions , en somme, à la philosophie chrétienne du Moyen Âge. Ça promet d'être bon. Oui.

Excusez-moi. Bien sûr. Oui.

Elle n'existerait pas s'il ne l'avait pas fait. Vous me questionnez sur mon eschatologie. Je suis prémillénariste.

Je ne pense pas qu'il les forcera à se regrouper. Vous savez, l' idéalisme a aussi son revers . Il saura arranger les choses.

Mais en attendant, vous savez, en récoltant ce que nous avons à récolter, nous pouvons faire un tri. Je ne veux pas me moquer de votre question, mais sérieusement, votre théologie influence votre philosophie de l'histoire. Si vous me demandez comment cela va se terminer, je dois aborder l'eschatologie.

Voyez-vous, je vois le millénaire comme une ère d'épanouissement philosophique pour la pensée chrétienne, un épanouissement sans précédent. Oui, oui. Enfin, oui et non.

Oui et non. Combien d'entre vous connaissent ce livre ? C'est un peu hors sujet, mais je pense que c'est important. Combien d'entre vous connaissent le petit livre de Nicholas Wolterstorff, « La raison dans les limites de la religion » ? Personne ? C'est honteux.

D'accord, il est en librairie. Il est à la bibliothèque. Vous pouvez le lire en une heure.

Faites-le. « Nicholas Wolterstorff », La raison dans les limites de la religion. Bon, le titre du livre est une parodie de l'ouvrage de Kant, La religion dans les limites de la raison.

Wolterstorff, La raison dans les limites de la religion. En fait, c'est l'inverse. Wolterstorff traite de la formation et de la critique des théories dans n'importe quelle discipline.

Élaboration et critique des théories. L'auteur souligne qu'une théorie est responsable à deux égards : elle est responsable envers les données, qu'elle explique.

Et elle est soumise à d'autres théories, à d'autres croyances, qu'il appelle croyances de contrôle. Contrôle, car elles exercent une certaine influence sur le type de théorie

que nous pourrions élaborer sur un autre sujet. On n'élabore pas une théorie qui contredit ses autres croyances.

Les théories fonctionnent donc ainsi. Elles ne sont pas de simples généralisations empiriques ; elles font partie d'un réseau plus vaste de concepts et de compréhensions. Son argument est qu'on pourrait envisager trois ensembles différents de croyances en matière de contrôle, associés à trois théories alternatives.

D'accord ? Il se pourrait qu'avec le premier ensemble de croyances de contrôle, la théorie 1 et la théorie 2 soient parfaitement compatibles. Fait intéressant, la théorie 2 pourrait également être compatible avec CB2. Bien que la théorie 3 soit compatible avec CB2, elle ne l'est pas avec CB1.

De plus, T1 pourrait être compatible avec CB3, ainsi qu'avec T3. Ainsi, si vous travaillez avec CB1, en tenant compte de vos croyances de contrôle, de vos croyances chrétiennes de contrôle, vous pourriez vous retrouver à adhérer à une théorie, à envisager une théorie, qui pourrait être envisagée par quelqu'un ayant une perspective très différente. Bien sûr.

Pourquoi cela poserait-il problème ? En réalité, les chrétiens partagent certains points de vue théoriques avec d'autres personnes. Nous nous unissons souvent, même sur des questions éthiques. Ainsi, la relation entre ce qu'il appelle la croyance de contrôle, ce que j'appelle la perspective, la relation entre la croyance de contrôle et la théorie, n'est pas une relation d'implications strictes ; par conséquent, T1, et seulement T1, ne peut être compatible avec CB1.

Non. Non. Diversité des possibilités.

Si tel est le cas, alors, du point de vue de CB1, nous pourrions tirer quelques enseignements de CB3. On peut apprendre des autres. C'est pourquoi celui qui, parmi les Pères de l'Église, a affirmé le premier que toute vérité est vérité de Dieu, a déclaré que la tâche du chrétien est de rassembler les fragments de vérité où qu'ils se trouvent, et de les réunir à l'ensemble dont ils sont issus.

On les trouve partout. Ce n'est pas parce que Platon l'a dit que c'est faux, n'est-ce pas ? Ce n'est pas parce qu'Aristote n'était pas chrétien que tout ce qu'il a dit est faux, n'est-ce pas ? Évidemment non. Maintenant, réfléchissons à la providence divine dans l'histoire, en lien avec la notion de grâce commune et la bonté de Dieu qui fait briller le soleil sur les justes comme sur les injustes.

Il fait briller la lumière dans l'esprit des hommes, comme le dit Jean dans son premier évangile, au premier chapitre. Le Logos est la lumière qui éclaire tous ceux qui viennent au monde, peut-être à des degrés divers.

Des points de vue différents. Est-ce clair ? Bien. N'hésitez pas à y revenir, à le questionner, à le remettre en cause, à le comprendre.

À mon sens, c'est l'un des points les plus importants que je souhaite que vous reteniez de ce cours. Vous pouvez faire abstraction des détails, mais si vous ne saisissez pas le rôle du christianisme dans l'histoire de la pensée, dans l'histoire en général et dans l'histoire contemporaine, à quoi bon un enseignement supérieur chrétien ? Et je pense que l'histoire de la philosophie illustre parfaitement cette structure et cette multiplicité des liens. Si magnifiquement .